

Écrits sous influence

Catherine Mavrikakis

Numéro 308, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2015). Écrits sous influence. *Liberté*, (308), 48–49.

Écrits sous influence

De l'écrivain au lecteur, comment la parole circule-t-elle ?

LA LÉGENDE LITTÉRAIRE que Yann Andréa et Marguerite Duras ont entretenue avec la ferveur qui était la leur voulait que Yann Andréa, de son vrai nom Yann Lemée, étudiant de philosophie, ait écrit pendant cinq ans à l'écrivaine après qu'il l'eut rencontrée au Cinéma Lux de Caen, lors d'une présentation d'*India Song*. Duras aurait donné son adresse parisienne à ce jeune homme assis au premier rang du cinéma, qui lui aurait posé des questions maladroitement et avec lequel elle aurait pris une bière après le film... À l'époque, Yann Andréa avait lu l'œuvre de Duras, et vivait sous son emprise... Durant ces cinq années, Duras n'aurait pas répondu au bombardement épistolaire du jeune homme et Yann ne se serait pas laissé décourager par le silence de l'écrivaine. Après tout, elle était dans un dialogue constant avec lui : il continuait à lire ses livres. Et puis un jour, Yann aurait appelé Duras... Au téléphone, immédiatement, elle lui aurait demandé de venir. Il se serait installé comme ça, tout de suite, chez elle, à Trouville. Ils ne se seraient plus vraiment quittés, malgré les crises, les abandons et les retrouvailles que l'homosexualité de Yann et la méchanceté de Duras auraient engendrés.

Yann Andréa et Marguerite Duras ont donc vécu ensemble depuis l'été 1980 jusqu'au 3 mars 1996, le jour où Duras est morte. Mais qui sait si l'écrivaine n'était pas avec Yann Andréa jusqu'à sa mort à lui dans une petite chambre blanche de la rue Saint-Benoît, dont elle lui avait laissé l'usufruit ?

Yann Andréa avait pris la décision de se consacrer à ses livres à elle, à Marguerite Duras. Il avait décidé qu'il ne lirait qu'elle, cette œuvre dont il ne pouvait se détacher. Duras, pour Andréa, était toute l'écriture. C'est ce qu'il affirmait, en tout cas. Et elle, Duras, en réponse, clamait comme une menace : « Même morte, j'écrirai encore. » Elle savait bien

que Yann continuerait à parler comme elle, à écrire comme elle et à poursuivre son œuvre à elle d'une façon ou d'une autre. Elle savait aussi que son écriture à elle vivrait dans la bouche et la plume de ses lecteurs. Elle avait compris que la phrase de Duras est une maladie qui s'attrape et dont on ne guérit pas. Il est impossible de parler sur Duras, sans « parler Duras », et cette langue durassienne, elle a fini par appartenir à Yann, son premier lecteur, et puis plus généralement à tous ses lecteurs, autant qu'à l'écrivaine. Même morte, Duras écrit encore à travers tous ceux qui écrivent sur son œuvre.

L'admiration et la dévotion qu'avait ce jeune homme brillant pour Marguerite Duras ont, malgré les très nombreux détracteurs de leur relation, de quoi faire rêver les écrivains et tous ceux qui croient à la puissance de la littérature. Il y a dans l'amour que Yann Andréa avait pour l'œuvre de Duras quelque chose d'inimaginable, un abîme où l'on pense que le jeune et le vieux Yann Lemée ont disparu... Et toute la rhétorique durassienne tiendrait à cette impossibilité du langage à dire la force de ces amours-là, de celles qu'écrivait Duras, de celui qu'elle a vécu avec Andréa et surtout de celui que lui, Yann, avait pour son écriture.

Dès sa première lecture des *Petits chevaux de Tarquinia*, Yann Lemée s'est mis à boire des Campari, comme le font les personnages du roman de Duras, et dès son installation à Trouville, chez Duras, il est entré dans le monde de la fiction durassienne, en se faisant rebaptiser par l'écrivain du nom de Yann Andréa. Yann a accepté de devenir un personnage de Duras, et les livres qu'il a écrits du vivant de son amoureuse et après la mort de celle-ci (*M.D.*, sur l'alcoolisme et la cure de désintoxication de l'écrivaine, *Cet amour-là*) parlent de celle qu'il aimait et admirait. On peut même avancer que le dernier texte d'Andréa intitulé *Dieu commence chaque matin* est un hommage à Marguerite qui avait « dieu » en son nom de jeune fille : Donnadiou.

Cette subjugation d'Andréa a été vue par beaucoup comme malsaine. Elle a été vivement critiquée par le milieu littéraire parisien et par tous les ennemis de Duras (et ceux-ci furent et sont encore légion). L'été dernier, en 2014, à la mort du reclus qu'était devenu Yann Andréa, la presse continuait à dire combien cet homme, appelé jeune à devenir lui-même, n'avait été que la copie de la Duras. Il serait mort de tristesse, dans la petite chambre de la rue Saint-Benoît, parce qu'elle n'était plus là ou que la vie sans elle n'était après tout pas si intéressante. Une entrevue accordée par Yann Andréa à Bernard Pivot, jadis confident de Duras, montre combien cet homme gardait vivante celle qui avait disparu le 3 mars 1996. Durant l'entrevue, Pivot fait remarquer à Andréa qu'il entend Duras dans ses paroles, qu'elle est tout à coup là... « Là, il me semble l'entendre », dira Pivot...

Je ne connais pas Andréa, ni Duras. Je ne les ai jamais vraiment rencontrés. Pourtant, je les ai vus un jour de 1981 à Montréal, à une représentation du *Camion* et j'ai dû m'accrocher à mon fauteuil du cinéma, comme Ulysse s'était fait attacher au mât d'un navire, pour ne pas me laisser subjugué par le chant de la sirène. Duras, je l'aime...



Son écriture m'atteint, me bouleverse, me hante... Je dois l'avouer : j'aurais bien aimé être son Yann Andréa. Je n'ai jamais pensé être Duras, mais participer comme lui l'a fait à cette œuvre sublime m'aurait comblée. Je ne tiens pas à savoir si leur amour était pervers ou dangereux. Leur vie, pour moi, reste un morceau littéraire. Ils écrivaient chaque jour la littérature. Ensemble. Marguerite Duras vivait sa vie comme son œuvre. Et Yann Andréa Steiner, son amoureux, était non seulement son personnage préféré, mais son coauteur, qui consignait par écrit sa voix. Jusqu'à la fin, et même peut-être après, Yann Andréa retranscrivait ce que lui dictait Duras. À chaque mot, une complicité... Il était à la fois son premier lecteur et celui qui écrivait pour elle, avec elle. Oui, il faut bien comprendre qu'Andréa n'était pas la muse de Duras, qu'il écrivait, d'une certaine façon, tout comme elle, l'œuvre durassienne. Mais pour penser ainsi, il faut croire, comme Duras nous l'a appris, que l'écriture n'appartient à personne : « Je ne sais pas qui écrit », proclamait-elle, et Yann de dire sur eux deux : « Ce qu'on préfère à tout, c'est écrire. »

Les écrivains reçoivent souvent des lettres et toutes sortes de messages d'admiration où le compliment se mêle à la fascination. Mais le plus souvent, les écrivains reçoivent des lettres où ils sont invités à donner la permission d'écrire à ceux qui voudraient le faire et n'en sont pas capables tout seuls. Beaucoup de lecteurs rêvent de prendre la place de leur idole. Il n'y a rien d'égoïste ou de mesquin là-dedans... C'est que l'écriture est contagieuse... Aimer un auteur, c'est avoir envie de lui écrire ou encore de participer avec elle, avec lui, à son œuvre. Néanmoins, le plus souvent, ce désir s'accompagne d'une envie de signer de son propre nom une œuvre nouvelle. Aimer un auteur, pour beaucoup, c'est vouloir devenir écrivain. Yann Andréa ne tenait pas à être Duras. Il l'a bien formulé : « Je suis là pour vous maintenir en vie, pour aimer aussi bien, vous et les mots des histoires. Je ne me prends pour personne, pas pour vous, non, pas pour Duras, ce nom, vous êtes seule, seule au monde et

seule à écrire, vous n'avez besoin de rien, ni de moi ni de personne et cependant je suis là. Je reste. Je suis là comme ça, à la fois inévitable et par inadvertance. » Duras aurait probablement continué son œuvre si Andréa n'avait pas été là, mais il est devenu celui qui a rendu cette œuvre possible, parce qu'elle lui était adressée.

Je n'ai jamais écrit à un écrivain vivant. J'ai écrit à Hervé Guibert, mais je savais que sa mort était proche. Je pense que j'ai toujours eu peur de devenir Yann Andréa. Des œuvres, je ne reviens pas intacte et si je tombais sur les écrivains à qui je veux écrire, je me perdrais dans leurs mots... Mes amis écrivains, je tente de les tenir loin de leur écriture, de ne pas succomber à l'idée d'une unité entre la vie et l'œuvre, qui est pourtant ce qui me donne encore envie de vivre et d'écrire.

Un écrivain sur l'œuvre duquel j'avais fait, jeune, une critique m'a fait parvenir deux lettres. Dans la première, il me disait merci d'avoir compris son travail. Dans la seconde, il me demandait d'aller le voir à l'hôpital. Il mourait du sida. Cette deuxième lettre, je l'ai reçue le jour de sa mort : il avait déjà rendu son dernier souffle. Cette lettre, je l'ai souvent dit, me suit partout. Peu après l'avoir reçue, peu après l'enterrement de Pierre, j'ai commencé à écrire mon premier livre sur mes morts du sida. À Pierre, je ne lui avais rien demandé. J'avais écrit sur lui... C'est lui qui m'a fait signe. Mais c'est aussi à l'ombre de son travail que j'ai écrit tous mes livres. C'est lui qui, en quelque sorte, pourrait les signer...

Pour être honnête, j'ai peut-être rêvé très jeune d'être Duras, mais j'ai vite appris que j'étais plutôt Yann Andréa. *Je suis une lectrice qui écrit.* Et c'est peut-être là, le secret d'une certaine écriture, la mienne et celle de plusieurs autres écrivains « amoureux » des écrivains... Accepter d'écrire pour et à la place d'un autre...

Oui, Duras avait raison : on ne sait jamais qui écrit. **L**

Catherine Mavrikakis est essayiste et romancière.